
Une trop petite pointure

Danielle Chavancy
2^{ème} prix du Public du concours d'écriture de nouvelles 2010

Sang pour sang POLAR

La dame d'un certain âge qui lit France-Soir dans un coin du compartiment est comme toutes les dames d'un certain âge à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme...

Je viens juste de m'en apercevoir, alors que je suis installée sur la banquette qui lui fait face, depuis notre départ de la gare de La Part-Dieu à Lyon. Autrement dit, vingt bonnes minutes déjà !

Ce détail vestimentaire m'intrigue. Je l'observe sans gêne puisque, accaparée par la lecture de son journal, elle ne peut s'en rendre compte.

Pantalon noir, chemisier de soie moirée dans les tons ivoire, écharpe imprimée de gros motifs colorés mais de très bon goût et veste noire classique. Sac à main de marque en cuir noir : *BC*, *BG* comme dirait mon amie Jessie.

Alors, pourquoi ces souliers ridicules n'ayant rien à voir avec le reste de la tenue ? Je reste hypnotisée par ma découverte, mon regard ne peut s'en détacher.

Elle lève les yeux de son journal, me regarde par-dessus ses lunettes demi-lune de presbyte, et m'adresse un sourire : je suis immédiatement subjuguée par son regard clair et la douceur de ses traits. Elle replie lentement son journal et me le tend :

- Si vous le voulez... je descends au prochain arrêt : Bourgoin-Jallieu.

Dans ma surprise, j'oublie de lui dire que moi aussi et je le saisis.

Durant ce cours intermède, le train a ralenti, puis stoppé sa course. La gare familière de Bourgoin me ramène à la réalité. Etudiante à Lyon, je rentre comme tous les vendredis chez moi.

La dame d'un certain âge est déjà dans le couloir près des portes de sortie qui s'ouvrent, libérant le flot des passagers du soir, pour la plupart des Berjalliens, mais aussi des habitants des petites villes environnantes, rentrant de leur travail ou des écoles de la région lyonnaise.

Je devrais la laisser filer au milieu de la foule. Mais ma curiosité naturelle me pousse à la suivre du regard...

Apparemment, elle est attendue. Je la vois avec stupéfaction se diriger vers deux hommes au look plutôt négligé : jeans délavés frangés au bas, tee-shirts noirs flanqués d'inscriptions que j'entrevois par l'entrebâillement de leur veste de cuir, santiags pour tous les deux. Barbes de quelques jours. Style *loubard* comme dirait encore mon amie Jessie !

De plus en plus intriguée, je saute rapidement du train, bousculant au passage quelques voyageurs qui bougonnent à mon encontre. Je bredouille des "excusez-moi", "excusez-moi"... tout en accélérant mon allure. J'essaie de ne pas perdre de vue l'insolite trio qui se dirige maintenant vers une twingo grise, garée sur le parking. L'un des deux hommes a sorti des clefs de la poche de son jean et les secoue à hauteur du visage de la vieille dame. Il les lâche soudainement en riant : elle les recueille au creux de ses mains et s'installe à la place du chauffeur.

Ebahie, je la vois manœuvrer et sortir sans problème de la place de parking, s'insérant avec aisance dans le flot anarchique des voitures qui, toutes, ont démarré en même temps : ballet habituel après l'arrivée d'un train.

Immobile sur le parvis de la gare, je n'en crois pas mes yeux. Décidément, la situation n'est pas ordinaire.

Je me décide enfin à quitter la place, me mettant en route machinalement, l'esprit occupé par ces mystérieux personnages que je viens de croiser.

Je connais tellement l'itinéraire, que je marche comme une automate, perdue dans mes pensées, cherchant une explication à tout ça. Rue du collège, l'église, puis à droite pour arriver rapidement chez moi, rue Victor Hugo, au n° 4.

Ma mère m'accueille dans l'entrée avec un large sourire et deux gros baisers sonores, ravie de cette fin de semaine qui ramène à la maison "sa petite dernière", maintenant que "ses deux grands" ont quitté le nid familial.

- Tu lis France-Soir, toi, maintenant ?

Je réalise soudain que je tiens, serré sous mon bras, le journal que m'a donné la vieille dame. Je le dépose sur la commode de l'entrée. Ma mère est repartie en cuisine afin de surveiller les petits plats qu'elle confectionne avec amour pour moi chaque week-end. Je la rejoins, et retrouve mon père déjà installé à table. J'oublie instantanément la dame âgée aux chaussures d'homme et ses deux acolytes. Mes parents adorent m'entendre raconter ma semaine d'étudiante : je ne faillis pas à la règle.

La soirée se déroule comme à son ordinaire : un film, quelques coups de téléphone, et je me retrouve dans ma chambre avec plaisir.

C'est ce matin pendant le petit-déjeuner que tout me revient.

Mon père, apparemment, a récupéré le journal afin de le lire tout en grignotant ses biscottes dégoulinantes de confiture, et l'a laissé traîner sur la table de la cuisine. C'est ainsi, qu'entre les traces de confiture, j'aperçois ces quelques mots, griffonnés dans un coin au stylo à bille rouge :

rdv sam 12 sept 11h

park st mich

penser chaussures

Nous sommes le samedi 12 septembre et il est 10 heures du matin. Je n'ai rien prévu de particulier pour cette matinée, et le parking Saint-Michel est à deux pas de chez moi... Trop intriguée, il ne me faut pas plus de quelques secondes pour décider que moi aussi, je vais me rendre au rendez-vous !

Samedi 12 septembre - 10h50 - parking St-Michel à Bourgoin-Jallieu

La vieille dame range sa voiture entre les bandes blanches.

Au moins, elle est à l'heure. Quelle idée de donner des rendez-vous dans un endroit pareil.

En maugréant, elle descend lentement du véhicule, et se poste vers l'arrière. Il ne s'est pas écoulé trois minutes que déjà s'approchent trois personnages qu'elle ne connaît pas. Mais bon, elle sait ce qu'elle doit faire : elle s'est répété mentalement pendant tout le trajet ce qu'elle doit leur dire...

Retardée par un coup de fil imprévu, je marche d'un bon pas en surveillant ma montre : il est déjà 11h20.

C'est au sortir de la rue piétonne que j'aperçois un attroupement et les gyrophares des voitures de police, ainsi que celui d'un véhicule de pompiers. L'entrée du parking souterrain a été bouclée, ceinturée d'un cordon de sécurité. Je termine les derniers cent mètres au pas de course et le cœur en chamade. Et si cela avait un lien avec ma brave dame ? Tout de même bizarre ses fréquentations et ce rendez-vous griffonné sur un journal !

Essoufflée, je me faufile au milieu des badauds, posant des questions à ceux qui sont arrivés sur les lieux avant moi. Personne ne sait ce qui s'est passé, mais les suppositions vont bon train. Je ne repartirai pas sans en savoir plus.

Après une interminable attente, les pompiers sortent un brancard sur lequel repose un corps apparemment inanimé. Il est recouvert d'une toile gris argent. Je fixe ébahie deux chaussures noires d'homme déposées sur la toile. Deux chaussures que je reconnais dans l'instant !

Je me précipite vers le cordon de sécurité, et interpelle le policier qui me semble être le commissaire dépêché sur les lieux :

- Je connais cette dame; je l'ai rencontrée hier dans le train et j'ai des choses à vous dire.

L'homme tourne lentement son regard vers moi, étonné de mon intervention. Comment puis-je savoir qu'il s'agit d'une dame ? Il prend rapidement mes coordonnées et me demande de passer l'après-midi même au commissariat.

Ce même samedi - Dolomieu - 17h

Fred et Paulo font une halte. Ils s'installent à la terrasse du "Bar de la Place". Ce mois de septembre est particulièrement doux et même ici, dans cette bourgade du Nord Isère, il fait bon profiter des derniers beaux jours. Mais les deux hommes n'ont pas l'air d'apprécier particulièrement cette météo clémente. Leur contrariété est évidente. Fred a déposé son téléphone portable sur la table et les deux hommes ne peuvent s'empêcher d'y accrocher leur regard, comme si le fait de le regarder allait déclencher la sonnerie !

C'est Paulo qui, le premier, rompt le silence.

- Mais pourquoi n'appelle t-elle pas ? On s'était pourtant bien mis d'accord, non ?

Fred ne répond pas. Seul son regard trahit son inquiétude.

Lundi 14 septembre - commissariat de Bourgoin-Jallieu - 8h du matin

Le commissaire et ses adjoints se sont réunis pour un premier bilan sur l'enquête au sujet de "madame Suzanne Brun, découverte assassinée d'un coup de couteau en plein cœur samedi 12 septembre 2009, près de sa voiture dans le parking souterrain Saint-Michel à Bourgoin-Jallieu".

Le commissaire entame un récapitulatif de l'identité de la victime et des faits connus à ce jour. Il a été facile de connaître son identité : son sac à main gisait à côté d'elle, son contenu dispersé, mais intact. Apparemment tout avait été méticuleusement fouillé. Le jeune homme qui l'avait découverte et qui avait appelé la police avait déclaré que la victime ne portait pas de chaussures; elles étaient sur le sol, à un mètre environ du corps, là où les policiers, arrivés sur les lieux très rapidement, les avait retrouvées.

Toutes ces pièces ont été confiées à la police scientifique pour analyse.

Suzanne Brun, 72 ans, veuve depuis dix ans, vivant seule à Grenoble dans un appartement plutôt cosy situé au centre de la ville. L'enquête de voisinage effectuée rapidement par la police grenobloise le jour même du crime, fait apparaître une dame tranquille, sans beaucoup de relations, toujours coquette, extrêmement discrète, mais très polie avec tous ses voisins. Bref, une personne sans histoires, que les habitants de l'immeuble et les commerçants du quartier apprécient à l'unanimité.

Pas de portable. Un petit carnet d'adresses : médecin, dentiste, kinésithérapeute et quelques numéros

d'amies. Pas d'enfant. Son unique frère, de dix ans son aîné, décédé depuis plusieurs années.

Tout a été vérifié. Rien que du banal.

Le seul bémol reste ce que leur a raconté la petite étudiante de Bourgoin. Pour l'instant, c'est leur seule piste de recherche. Et les chaussures d'homme, bien évidemment...

Pourquoi cette rencontre bizarre avec les deux personnages aux allures de loubards décrits par la jeune fille et pourquoi ces chaussures aux pieds de cette vieille dame que tout le monde s'accorde à dépeindre comme particulièrement élégante ?

Pour quel motif s'était-elle rendue à Lyon et que faisait-elle à Bourgoin-Jallieu ?

Une facture trouvée dans l'une de ses poches, avait permis de savoir qu'elle avait passé la nuit dans un petit hôtel de la périphérie de la ville. Mais, ni le réceptionniste, ni la femme de chambre qui a nettoyé après son départ, n'ont remarqué quoi que ce soit. Pas le moindre petit détail pouvant mettre le commissaire et ses adjoints sur une piste quelconque. Elle était repartie vers 10 h30 samedi matin, après avoir réglé sa note, petite valise à roulettes et sac à main en cuir.

Le commissaire avait questionné le personnel de l'hôtel :

- Avez-vous remarqué ce qu'elle portait alors aux pieds ?

C'est la femme de ménage qui avait pu renseigner le policier.

- Des chaussures en cuir noir. Je le sais parce qu'elle est passée alors que je lavais le sol de l'entrée de l'hôtel.

Par habitude, j'ai regardé ses pieds pour voir si elle ne risquait pas de glisser sur le carrelage humide et j'ai été frappée par l'inélégance de ses chaussures. On aurait dit des chaussures d'homme ! Vu son âge, je lui ai demandé d'être prudente et de marcher avec précaution. C'est à cause de ça que je peux vous répondre très précisément.

Il ne reste donc qu'à poursuivre les investigations du côté des deux personnages louches. Mais comment les retrouver ?

Le commissaire passe sa main sur son crâne dégarni et se gratte la nuque, signe chez lui d'une grande perplexité.

Ce même lundi - chambre 205 - hôpital Pierre Oudot à Bourgoin-Jallieu - dans l'après-midi

Basile se tourne et se retourne dans son lit. Les pansements enveloppant ses jambes le gênent et son bras immobilisé coude au corps ne lui permet aucune aisance dans ses mouvements. Il n'a pas beaucoup dormi depuis quarante-huit heures. Il a mal, c'est sûr. Mais surtout, il se demande pourquoi elle n'est toujours pas venue. Elle lui avait pourtant promis sa présence dès qu'elle le pourrait. Le dimanche, elle n'a rien à faire. Pourquoi ne lui a-t-elle pas rendu visite hier ? Cet entêtement imbécile à ne pas vouloir de portable ! Comment la joindre ? Il s'en veut. Il aurait dû insister ou carrément faire montre d'autorité. Mais il a tellement d'amour et de tendresse pour elle : c'est bien la seule personne devant laquelle il se sent faible et impuissant.

Voilà quatre jours maintenant qu'il s'est fait renverser par une voiture, le précipitant en une fraction de seconde dans l'immobilité et la cessation de toute activité. Basile s'en veut : il a beau passer et repasser dans sa tête le film de cet instant, il ne comprend toujours pas comment il a pu ne pas avoir vu le véhicule arriver sur lui. Il faut croire que son esprit était sacrément occupé ailleurs.

L'infirmière est entrée dans la chambre. Elle relève un peu le store. Une douce luminosité, celle des beaux jours d'automne, inonde la pièce. Elle demande au jeune homme de soulever son tee-shirt, désinfecte la peau du ventre et plante délicatement la seringue, juste à côté du nombril.

- Et voilà, ce sera la dernière pour aujourd'hui ! Encore quelques jours de patience, et tout ira mieux !

Basile répond à son sourire par une petite grimace. Il n'est pas d'humeur à succomber au charme du personnel médical, même si celui-ci est attentionné et correspond à ses critères de beauté.

Mardi 15 septembre - Grenoble, appartement de Suzanne Brun - 9h du matin

Le lieutenant Larisse et ses deux adjoints pénètrent dans l'appartement au 7bis de la rue de la République, mandatés pour une perquisition.

Fouille méticuleuse, examens d'investigation scientifique habituels. La routine. Mais les sens en éveil et surtout le flair de tout bon policier qui remarque le moindre détail pouvant aiguiller les recherches.

C'est sur la table d'une toute petite pièce servant de bureau que s'est niché le petit détail qui apparaîtrait comme insignifiant aux yeux de tout un chacun. Celui-ci accroche immédiatement le regard de l'adjoint Chanut. Dans un cadre doré, la photo d'un jeune homme moderne, plutôt beau garçon.

Durant la fouille, Chanut a remarqué qu'il y a vraiment très peu de photos dans cet appartement : juste quelques clichés de la vieille dame et de son défunt mari, à différents âges de leur vie. Mariage, deux photos de vacances, l'une au pied de la tour Eiffel, l'autre au bord de la mer, et une dernière, prise beaucoup plus tard car l'on peut déjà voir leurs cheveux grisonnants et les rides qui ont envahi leur visage. Chanut s'est étonné du peu. D'ordinaire, l'on

retrouve des photos punaisées sur les murs, ou bien trônant dans des cadres divers, ou bien collés méticuleusement dans des albums, ou bien encore reposant en vrac dans des boîtes, attendant qu'on veuille bien les classer ou les mettre en valeur.

Rien de tout cela ici.

Cette unique photo étrangère à leur couple, mise en évidence dans ce bureau, déclenche le petit "bip d'alarme" dans la tête du lieutenant stagiaire. Immédiatement, ses sens se mettent en éveil. Il aime ce petit pincement au cœur que ce genre de découverte lui procure !

Il appelle immédiatement ses collègues qui se rangent à son avis. Il va falloir trouver l'identité du beau jeune homme et par lui, ils en sauront plus sur la vie de la vieille dame. Si elle a placé cette photo chez elle, c'est que cet homme la connaît bien.

Vendredi 18 septembre - dans le train en provenance de Lyon roulant en direction de Bourgoin-Jallieu

Une semaine déjà que tous ces incidents ont bousculé ma vie... C'était la semaine dernière à la même heure, dans ce même train... Mes pensées courent à l'envers... Je revois la vieille dame et ses chaussures, pimentant sa tenue d'un détail plutôt insolite. Je n'ai croisé son regard que quelques secondes, mais sa douceur me hante depuis samedi dernier, depuis que j'imagine son corps sans vie sous cette toile grise...

Pourquoi, mais pourquoi ce drame ? Pourquoi ces fréquentations louches avec les deux loubards que j'avais aperçus ? Quelle vie secrète cachait-elle sous ses airs d'adorable petite vieille ? Tout ceci était-il programmé, ou bien n'avait-elle été là que par hasard : mauvais endroit, mauvais moment, comme on dit !

Je dois me rendre au commissariat dès mon arrivée. Ils m'ont appelée sur mon portable pour me convoquer. Ils ont du nouveau. Un détail qu'ils ont essayé d'exploiter cette semaine. En vain.

La vue de la gare de Bourgoin me détend un peu. Je descends rapidement du train, sac de cours sur l'épaule et sac de voyage, empli de mes vêtements sales, à la main.

Le commissariat n'est pas loin.

Les policiers me reçoivent avec gentillesse.

Hélas, je ne leur suis d'aucun secours : je ne connais pas le jeune homme de la photo qu'ils me présentent. En tout cas je puis leur affirmer que ce n'est pas l'un des loubards qui attendaient la vieille dame la semaine dernière. Trop de classe... Rien à voir avec les autres individus.

Chagriné, le commissaire me raccompagne gentiment en me remerciant de ma coopération.

Dès l'entrée de la maison, une odeur que je connais bien titille agréablement mes narines : ma mère a mijoté un bœuf bourguignon comme elle seule sait le faire.

Merci maman. Heureusement que je vous ai toi et papa. Ce soir, j'ai le moral en berne et j'ai bien besoin de votre amour.

Mes parents me serrent dans leurs bras et je ne leur en veux pas pour cette cascade de questions qu'ils déversent sur moi...

Eux aussi ont été remués par cette histoire.

Et puis ils s'inquiètent pour leur fille.

Samedi 19 septembre - commissariat de Bourgoin-Jallieu - 8h30

Le capitaine Valois est de service pour tout le week-end. Pas très en forme le capitaine Valois ! Il a fêté hier soir l'anniversaire d'un collègue et le radio-réveil a eu beaucoup de mal ce matin à le faire émerger ! C'est lui qui va prendre la déposition des deux hommes que le policier d'accueil vient de faire entrer dans son bureau. Leur inquiétude à tous deux est palpable. Le capitaine, d'un geste nonchalant, leur désigne les deux chaises vides. Ils y prennent place avec empressement.

Qu'est-ce qui a encouragé ces deux énergumènes à pousser la porte du commissariat et que peuvent-ils bien avoir à raconter ?

Pas le temps de leur poser des questions : à peine assis, c'est un flot de paroles qui roule et assaille le policier, comme une déferlante à laquelle il ne peut résister.

Ils n'ont aucune nouvelle, depuis une semaine, d'une vieille dame. Une vieille dame qu'ils aiment beaucoup. Samedi dernier, elle devait déjeuner avec eux. Mais elle n'est pas venue et elle ne les a pas appelés. Cette vieille dame est un peu leur marraine. Parce que eux, dans la vie, ils n'ont pas été gâtés ! Pas de fées auprès de leur berceau. Pas de pères non plus. Partis ! Envolés lorsqu'ils avaient appris leur arrivée prochaine. Juste des mères pas vraiment attentives. Alors la vieille dame qui s'intéresse à eux, ils l'aiment. Seulement voilà, ils n'ont aucunes nouvelles d'elle depuis une semaine. Ils ne savent même pas où elle habite : elle ne leur a jamais révélé son adresse. Juste un numéro de téléphone sur liste rouge.

Et c'est dans un bistrot, ou un jardin public lorsqu'il fait beau, ou bien encore dans les locaux de l'association de réinsertion qui s'occupe d'eux qu'ils la retrouvent. Comment vont-ils régler le loyer du deux-pièces dans lequel ils vivent ? Car c'est elle qui tous les mois leur fournit la somme nécessaire.

Ils ont appelé maintes et maintes fois cette semaine à son domicile : sans succès. Ils ont réussi à joindre son fils. Lui non plus n'a pas de nouvelles. Bref, ils n'en peuvent plus et c'est pour ça qu'ils se sont décidés ce matin à venir ici, malgré leur méfiance envers la police, afin qu'on la leur retrouve, leur bienfaitrice, leur marraine, leur mère de remplacement...

Le capitaine Valois reste comme assommé par le débit des deux hommes. D'un geste autoritaire, il leur intime l'ordre de se taire. Dans le bureau, le silence reprend ses droits, comme le capitaine, qui du coup, se retrouve parfaitement réveillé.

- Bon, à moi de parler !

Nom ? prénom ? date de naissance ? adresse ? profession ?..... Les renseignements habituels...

Les deux hommes se sont tus, surpris par l'intervention intransigeante du capitaine. Celui-ci pianote maintenant sur le clavier de son ordinateur, sans plus leur accorder le moindre regard. Désespérés, ils essaient de se faire les plus petits possible sur leurs chaises, et répondent aux questions du policier avec le minimum de mots.

Celui-ci semble satisfait de pouvoir enfin diriger l'entretien. Il se lève soudain, fouille dans ses dossiers, et s'approchant de Fred et Paulo, pose une photo sous leurs yeux :

- Votre marraine, fée ou je ne sais quoi, elle ne s'appellerait pas Suzanne Brun par hasard ?

Les deux hommes opinent lentement du chef. Valois sent leur inquiétude monter d'un cran. Ravi de sa petite surprise, il pose une deuxième photo sur la table.

- Elle ne risquait pas de répondre au téléphone... elle est morte depuis une semaine !

Fred et Paulo n'ont plus de mots : ils fixent pétrifiés la photo que le policier vient de poser sur le bureau... C'est bien elle, là, sur un brancard, avec cette horrible toile grise qui la recouvre, laissant juste dépasser son visage, et sur la toile ces chaussures d'homme qui les ont tant fait rire vendredi dernier à sa sortie de la gare de Bourgoin. Elle arrivait de Lyon. Le matin, elle leur avait donné rendez-vous devant le cinéma le Mégaroyal :

- Je dois me rendre à Lyon. Je vous laisse ma voiture, car je pars en train.

Et devant leur air soucieux :

- Ne vous inquiétez pas, juste un petit aller-retour. Je serai là ce soir. Train de 18h30 en provenance de la Part-Dieu. On se donne rendez-vous sur le parking de la gare. Vous me ramenez ma voiture.

Ils l'avaient sentie un peu gênée. Pas très à l'aise dans le peu d'explications qu'elle leur avait donné.

C'est pour ça qu'ils étaient aussi inquiets depuis une semaine. Ce n'était pas dans ses habitudes de prendre le train, et encore moins de ne pas répondre au téléphone. Pour eux, elle était toujours disponible. Mais que s'est-il passé ? De quoi est-elle morte ?

La réponse tombe, laconique :

- Assassinée d'un coup de couteau en plein cœur, alors qu'elle rangeait sa voiture dans le parking souterrain St-Michel.

Fred et Paulo n'en croient pas leurs oreilles !

On a assassiné Suzanne Brun ! Mais qui ? Et pourquoi ?

Une vieille dame si tranquille, si gentille !

Le capitaine Valois ne s'encombre pas des sentiments des deux hommes et poursuit son interrogatoire. Une semaine qu'ils essaient de faire avancer l'enquête, ici, au commissariat. Sans résultat. Alors vous pensez bien que ces deux-là que l'on essayait de retrouver par tous les moyens et qui se présentent spontanément, sont une aubaine. L'inspecteur Valois se dit qu'il n'est pas prêt de les lâcher !

Il veut tout savoir de leur vie, de leurs allées et venues depuis une semaine...

Et cette association de réinsertion dont ils ont parlé ? Nom, adresse, etc... On va prendre contact avec elle.

D'autre part, ils ont mentionné l'existence d'un fils, alors que l'état civil de Suzanne Brun ne fait état d'aucun enfant... Bizarre tout de même.

La vieille dame n'est peut-être pas aussi tranquille que tout le monde veut bien le dire.

Ce même samedi - hôpital Pierre Oudot à Bourgoin-Jallieu - dans l'après-midi

Basile somnole, tandis que la télévision déverse en fond sonore, ses insipides émissions du samedi après-midi... Ce n'est pas dans ses habitudes de laisser la télévision allumée en permanence. Mais que peut-on faire d'autre lorsque l'on est immobilisé comme lui ? Basile est un jeune cadre dynamique, et d'ordinaire il occupe ses week-end de tout autre façon !

Les policiers ont frappé à la porte de la chambre 205. Devant l'absence de réponse, ils sont entrés sur la pointe des pieds. Basile, dans son état de demi-sommeil, n'a rien entendu. C'est l'impression d'une présence au pied de son lit qui le sort de sa léthargie. Encore une infirmière venue lui dispenser quelques soins... Il ouvre péniblement les yeux...

Stupeur.

Les policiers, eux, ont parfaitement reconnu le jeune homme de la photo. Ils sont remontés jusqu'à lui grâce aux renseignements fournis par Fred et Paulo.

Ils se présentent.

Le capitaine Valois tire une chaise et s'installe près du blessé. Son adjoint demeure debout près de la porte de la chambre.

- Basile Leroy ? 29 ans, né le 12 juillet 1980 à Chambéry ? Domicilié à Bourgoin-Jallieu, 386 rue Saint Honoré ?

Votre mère ayant été déchuée de ses droits parentaux, vous avez été confié à la DDASS à l'âge de huit ans et placé en foyer d'accueil. Cette situation ne vous a pourtant pas empêché de suivre de brillantes études. Vous travaillez actuellement dans l'entreprise d'import-export B.I.P.E.M en qualité de chargé de clientèle ? Un poste à responsabilité que vous assumez parfaitement bien, d'après les premiers renseignements pris auprès des dirigeants de ladite entreprise.

Basile reste interloqué. Il ne s'attendait pas à cette visite. L'angoisse latente qui le taraude depuis une semaine monte en intensité. Son cœur s'est emballé et son cerveau a du mal à suivre ce que ce policier lui débite. Il acquiesce à tout, hochant lentement la tête. Si ces deux policiers sont là à son chevet, c'est que quelque chose de grave a eu lieu.

Son mauvais pressentiment se confirme lorsque le capitaine Valois met sous son nez la photo de Suzanne :

- Vous connaissez cette personne ?

Bien sûr qu'il la connaît. Il ne vit plus depuis une semaine, depuis qu'il est sans nouvelles d'elle. C'était un accord entre eux. Ils s'appelaient tous les deux jours... Et là, plus rien depuis samedi dernier. Impossible de la joindre à son domicile. Et comme elle refuse systématiquement de prendre un portable... Elle n'est pas revenue le voir. Elle n'a pas non plus appelé dans sa chambre d'hôpital.

Toutes ces réflexions, Basile les a faites mentalement. Il est cependant obligé de répondre à la question et c'est à contre-cœur qu'il s'entend dire :

- Oui je la connais. Pourquoi ? Que lui est-il arrivé ?

Comme ce matin, au commissariat avec Fred et Paulo, Valois a sorti la deuxième photo de Suzanne Brun, prise dans le parking juste après le meurtre.

C'est bien elle gisant sur ce brancard, MORTE !

Il entend le policier lui parler d'agression, de coup de couteau, d'assassinat... mais il a du mal à intégrer ses paroles.

Il revoit les yeux clairs de celle qu'il considère comme sa mère et son doux regard lorsqu'elle s'occupe de tous ces laissés pour compte de la vie.

Ils se sont rencontrés au sein d'une association de réinsertion. Basile avait vingt et un ans. Il terminait ses études en IUT à Grenoble, et marqué par la vie, il avait préféré occuper ses heures de loisirs en se rendant utile, plutôt que de "faire la fête" avec ses copains étudiants. Il oeuvrait au sein de cette association et mettait ses compétences à son service : recherche permanente de subventions, d'aides en tous genres, de logements, de travail. Il y avait de quoi faire et il se révoltait souvent devant le peu de considération de la société pour ces "cabossés de la vie" comme disait le prêtre hors norme de la région grenobloise qui, lui aussi, consacrait son temps et son énergie aux plus démunis.

Suzanne s'était tout de suite attachée à ce jeune homme sérieux et tellement à l'écoute des autres, considéré sans doute comme un "extra-terrestre" au sein de la communauté étudiante.

Ils avaient rapidement comblé leur solitude réciproque, tout en servant leur idéal commun. Et Suzanne qui n'avait jamais eu d'enfant, et Basile qui n'avait jamais vraiment eu de mère avaient tissé des liens de filiation fictive mais tellement réelle à leurs yeux. C'était peut-être même plus fort que des liens normaux, créés par la chaîne biologique.

Les yeux de Basile se sont emplis de larmes. Il a du mal à poursuivre son récit... Mais il n'a pas le choix, il faut qu'il aille jusqu'au bout.

Suzanne aidait de son mieux certains de ses protégés.

Hélas, sa retraite de secrétaire et la réversion de pension de son mari pourtant conséquentes, ne lui permettaient pas d'aider financièrement tous ces démunis comme elle l'aurait voulu. Très souvent, elle lui faisait part de ses inquiétudes. Aussi, lorsqu'il avait eu l'occasion, au cours d'une rencontre avec des clients pas tout à fait *clean*, de pouvoir se faire pas mal d'argent en entrant dans leur petit trafic, il n'avait même pas hésité. Et puis, il ne ferait rien de mal ! Juste prendre un peu *de blé*, comme ils disaient, à des riches qui en avaient déjà plus qu'il ne leur en fallait. Trafic de pierres précieuses. Pas de quoi fouetter un chat ! Quelques petits cailloux qui valaient une fortune, alors que certains avaient à peine de quoi manger... Il avait dit oui immédiatement. Il réceptionnait donc régulièrement des pierres qui transitaient par la Belgique et que des passeurs faisaient ensuite circuler en France. Tout était parfaitement huilé. Elles arrivaient dans un premier temps à Paris, étaient ensuite acheminées sur Lyon.

C'est là que Basile intervenait. Il allait régulièrement à la gare de la Part-Dieu les récupérer et les ramener à Bourgoin-Jallieu où il les confiait à d'autres. Petite ville où personne n'imaginerait que se déroulaient des trafics d'envergure internationale. Il n'avait jamais posé de questions ni sur l'origine des pierres, ni sur leur destination.

Les rendez-vous avaient lieu dans les sous-sols du parking St-Michel. Basile se délestait des pierres précieuses et en contre-partie, on lui remettait une enveloppe ventrue, pleine d'espèces... Un bon paquet ! De quoi donner le sourire à Suzanne et à plusieurs de leurs protégés. Basile ne voyait aucun mal à ces transactions. Petit, il avait adoré l'histoire de Mandrin, le voleur du Dauphiné qui détroussait les riches pour donner aux pauvres. Il n'était qu'un Mandrin moderne, trop sensible lui aussi aux injustices sociales.

Les deux policiers n'en croient pas leurs oreilles. La bonne foi du jeune homme les touche. Habités à interroger de vrais délinquants, son récit les impressionne.

- Madame Suzanne Brun était-elle au courant de vos trafics ?

- Bien sûr. Elle aussi pensait que ce n'était que justice. Comment mettre en balance quelques cailloux et la survie de familles ? Le monde est fou, disait-elle, ce monde qui n'appliquait pas, à ses yeux, la bonne échelle de valeurs.

Aussi, lorsque je l'ai appelé jeudi dernier, jour de mon accident, pour lui dire que je ne pourrais pas me rendre au rendez-vous habituel, elle a aussitôt accepté de me remplacer.

Elle est arrivée vendredi matin de bonne heure à l'hôpital. Je lui ai remis les clefs de mon appartement. Elle devait passer y prendre mes chaussures...

Oui, mes chaussures : j'avais prévenu mon contact sur Lyon que la femme qui me remplacerait et en qui on pouvait avoir une totale confiance, porterait mes chaussures; un signe de reconnaissance pour lui en quelque sorte. Mais c'est aussi là que je cache les pierres que je transfère. En fait, elles sont conçues spécialement avec une cachette à l'intérieur du talon, que l'on ne découvre qu'en soulevant la semelle interne.

Le policier comprend enfin le mystère des chaussures de la vieille dame !

Plusieurs jours déjà que les techniciens du labo ont signalé cette étonnante particularité des chaussures, mise en évidence lors de l'analyse des vêtements et accessoires de la victime. Au commissariat, ils avaient émis de multiples hypothèses...

C'était donc ça !

Mais alors, pourquoi Suzanne Brun avait-elle été tuée ? Les techniciens de la scientifique n'avaient rien trouvé dans cette cache. Donc, elle avait dû remettre normalement les pierres précieuses à ceux qui l'attendaient dans le parking ! Pourquoi avait-on retrouvé sur son corps de nombreuses traces de lutte ? Pourquoi l'avait-on tuée ? Qu'étaient devenues les pierres précieuses ?

Basile ne peut apporter aucune aide aux policiers. Lui non plus n'arrive pas à comprendre. Il lui avait expliqué par le menu comment se déroulerait la transaction. Elle lui avait répété par le détail les différentes étapes. Elle paraissait si sereine, si sûre d'elle. Il s'en veut tellement de l'avoir appelée à la rescousse...

Le capitaine Valois informe Basile qu'il va devoir rester à la disposition de la justice. Qu'il va être déféré devant le juge, mis en examen pour "trafic illégal de pierres précieuses". Toute l'aide qu'il pourra apporter à la police dans l'enquête sera précieuse. Vu les circonstances, sa peine ne devrait pas être trop lourde.

Le capitaine Valois a du mal à faire son travail aujourd'hui. Cette affaire n'est pas habituelle et il éprouve malgré lui une incontestable sympathie pour Suzanne Brun et pour celui qu'elle considérait comme son fils. Décidément, on a tous un petit Mandrin qui sommeille au fond du cœur, se dit-il en souriant intérieurement.

Les deux policiers sont repartis, laissant Basile abasourdi. Il a du mal à contenir sa peine. Pourtant, il a tellement appris durant son enfance et son adolescence, à serrer les dents sous les coups de bâton que la vie lui a généreusement assésés.
Il laisse ses larmes couler : une fois n'est pas coutume.

Lundi 21 septembre - Bourgoin-Jallieu - appartement de Basile - aux environs de 16h

Un véhicule sanitaire léger vient de déposer Basile au pied de son immeuble. Le beau temps est toujours là et respirer la petite brise automnale qui souffle sur la ville aujourd'hui, lui fait un bien fou : l'impression de se délester de l'atmosphère pesante de l'hôpital, ainsi que de ses odeurs tenaces.

Retrouver la vie. Aider la police dans cette affaire... Il va faire l'impossible. Il veut savoir. Savoir pourquoi Suzanne est morte. Cette question l'obsède depuis que les deux policiers sont venus le trouver. D'ailleurs, il est déjà convoqué au commissariat demain matin pour qu'ils prennent sa déposition. Tant mieux, le plus vite sera le mieux.

Basile a ouvert la porte de son appartement.

Une paire de chaussures noires trônent au milieu du couloir, bien en évidence, juste devant la petite table supportant le téléphone. SA DEUXIEME PAIRE DE CHAUSSURES NOIRES qu'il range d'ordinaire précautionneusement au fond du placard de sa chambre !

Basile se précipite et essaie maladroitement, gêné par son bras encore sous attelle, de soulever la semelle intérieure afin de libérer la cache :

Une dizaine de gros diamants étincèlent !

Fébrile, Basile déplie la petite page certainement arrachée à un carnet et pliée en quatre :

*"Mon chéri, je ne peux résister au plaisir de les
garder !*

*Tu en auras la surprise en rentrant de l'hôpital
: tu te rends compte*

*de tous ces malheureux que nous allons pouvoir
aider ?*

Je t'aime.

Suzanne."

Pauvre Suzanne ! Trop naïve Suzanne ! Elle n'avait pas tout à fait évalué "**la pointure**" de ceux qu'elle avait voulu berner.